

Handwritten Arabic text in a dense, cursive script, likely a historical document or manuscript. The text is written in black ink on a light-colored background and is oriented vertically, reading from right to left. The script is highly stylized and characteristic of classical Arabic calligraphy. The text is densely packed and covers the entire page, with some words appearing to be repeated or written in a larger, more prominent hand. The overall appearance is that of a well-preserved but somewhat difficult-to-read historical document.

Handwritten text in Arabic script, likely a religious or philosophical passage, written in black ink on a light background. The text is dense and fills the upper portion of the page.

Notas de leitura

Handwritten text in Arabic script, continuing the passage from the top section, written in black ink on a light background. The text is dense and fills the lower portion of the page.

Bisounours et autres puérilités

René Pélissier

pp. 205-212

Empressons-nous de déculpabiliser les Francophones émérites mais non-hexagonaux qui s'inquièteraient de ne pas trouver un «bisounours» dans leurs dictionnaires un peu anciens. Le «bisounours» n'est pas le cousin improbable du yéti de l'Himalaya, ni le résultat du croisement d'un yak et d'un ours. Pas de bisons à l'horizon non plus! C'est un petit ours, mais en peluche, que l'on offre généralement à un nourrisson souvent masculin pour qu'il lui fasse des «bises» (des baisers) et le console de l'âpreté de la vie qui l'attend hors de son berceau. Dans le langage enfantin, on appelle cet hybride bienfaisant un «nounours». Le «bisounours» est donc l'objet – de collections – qui symbolise la tendresse immédiatement après la mère nourricière. Cela pour l'origine du mot.

Mais la peluche a récemment été mobilisée par certains hommes politiques français et leurs commentateurs. Dans le monde dangereux qui est le leur, ce n'est pas toujours un compliment, car il implique la flatterie entre partisans d'une même cause qui se ménagent mutuellement, même s'ils ne sont pas d'accord entre eux. De là on passe vite à la connivence endogène. Employé négativement à l'intention des adversaires, c'est une franche mise en garde: autrement dit, «nous ne vous ferons pas de cadeaux et il n'y aura pas de «bisounours» dans nos relations». Dans les quelques textes examinés ci-après, on laissera parfois les lecteurs choisir le genre de «bisounours» qu'ils estiment devoir introduire entre l'objet du livre et son auteur. Son «bisounours» est-il gentil? Ou faut-il s'en méfier?

Généralités et regroupement de plusieurs pays

Furriel não é nome de pai¹ pose au critique un problème de vocabulaire et de syntaxe si l'on traduit littéralement «Fourrier, ce n'est pas un nom de père». Pourquoi alors ne pas mettre le philosophe Charles Fourier (avec un seul r) (1772-1837) dans une histoire de mépris abandonnés par leur père? Mais ce serait trahir la pensée de la journaliste Catarina Gomes. Ce qu'elle veut dire c'est que le premier grade de sous-officier dans l'Armée coloniale portugaise ne peut servir à désigner l'identité d'un père génétique. La mère africaine ne connaissait pas ou a oublié l'identité de son amant, sauf qu'il était connu par son seul grade dans le village de sa garnison. Si l'on s'attache à la seule fonction, «Sous-officier, ce n'est pas un nom de père» c'est une évidence et un mur. On peut essayer aussi l'abréviation argotique en français «Sous-off» mais on ne peut utiliser en français le terme générique pour désigner son père dans une recherche éperdue dans les archives nominales énumérant tous les sous-officiers d'une armée en campagne. Il faudrait tenter une hérésie et inventer un nom qui se prononcerait comme «sous-off» en français, du genre «Souzof». En définitive, nous renonçons à traduire le titre et nous nous limiterons à en présenter le contenu.

¹ Gomes, Catarina (2018), *Furriel não é nome de pai. Os filhos que os militares portugueses deixaram na Guerra colonial*, Lisboa, Tinta da China, p. 237, illustrations noir et blanc.

Il s'agit dans ce livre émouvant d'histoires personnelles de quelques malheureux et malheureuses persécutés dans les villages, vilipendés par leur société maternelle et sciemment abandonnés (pas tous) par les autorités militaires portugaises.

Une association de ces 500 enfants en Guinée-Bissau réclame que le Portugal les considère comme ses concitoyens et les prenne en charge. Les problèmes qui se posent à ces «filhos de colonos» ou «filhos de tuga» sont multiples (nationalité, certes, mais aussi problèmes d'héritage et de troubles psychologiques) et disparaissant rarement dans leur vie d'adultes. L'auteure décrit une visite de ces «orphelins» au cimetière de Bissau où il y a 350 tombes identifiées, plus 50 non encore identifiées.

Le cas des viols (p. 80) est à ce jour non résolu. Légèrement plus encourageant est le récit de ce métis non reconnu que sa tante paternelle réussit à faire admettre (ADN) comme étant fils de Portugais, mais qui se heurte à la sacro-sainte et terrifiante bureaucratie portugaise qui refuse de lui accorder la nationalité qu'il revendique.

Dans un autre récit on voit un père – ex-capitaine en retraite – qui ne veut rien savoir des deux jumeaux qu'il a enfantés en Guinée, 46 ans plus tôt. Les jumeaux s'adressent à leurs demi-frères et sœurs qui ont la bonne blancheur sacramentelle. Finissons avec un «bisounours» plus conciliant. Un *furriel* vivant avec une Africaine de Luvuê (Angola) cherche à retrouver son rejeton métis et il y parvient grâce à un ami coopérant, 40 ans après coup!

Ce problème des «bâtards du soleil» s'est posé en Allemagne après la Première Guerre mondiale (occupation française avec ses tirailleurs). Et encore plus récent, en Italie et en Allemagne après le passage de l'Armée américaine et ses troupes noires, dispensatrices d'une surabondance alimentaire dans un pays ravagé par les restrictions. Les couleurs importent moins quand on a faim. Bon livre original.

Guinée

Guiné-Bolama. História e Memórias² est une sorte de bisounours documentaire qui offre quelques détails peu connus sur les débuts de la Casa Gouveia, tels qu'ils figurent dans la partie «História», mais seule la section «Memórias» est consacrée en grande partie à l'ancienne (1879-1941) capitale *guineense*.

Elle présente des éléments inhabituels sur le rôle de Bolama en tant qu'escale des lignes aériennes Europe-Brésil, avant la Seconde Guerre mondiale. S'y ajoutent d'intéressants aperçus sur la microsociété des fonctionnaires et des commerçants de l'île dans les années 50 où l'auteur vécut de 6 à 11 ans. Il a cru bon de faire connaître sa position sur les causes et le déroulement du «massacre» de Pidjiguiti (1959) à Bissau dont il impute la responsabilité au gérant cap-verdien de la Casa Gouveia, et dont il estime le nombre des victimes à deux dizaines de dockers fauchés par la police de Bissau.

L'auteur réfute les accusations impliquant la PIDE et Spínola dans le meurtre d'Amílcar Cabral, son coupable «préféré» étant Sekou Touré. Il souligne l'erreur fatale du PAIGC d'avoir voulu unir contre nature le Cap-Vert à la Guinée-Bissau. Etrangement, le livre capital de José Pedro Castanheira à propos des hypothèses sur l'identité controversée des instigateurs de l'élimination d'Amílcar Cabral n'est même pas cité. Est-ce involontaire?

2 Ribeiro, Fernando Tabanez (2018), *Guiné-Bolama. História e Memórias*, Oeiras, Programa Fim do Império & Lisboa, Ancora Editora, p. 231, photos noir et blanc.

Angola

Du point de vue purement historiographique, des deux livres inclus dans cette subdivision, le plus novateur est celui d'António Cabral, **A campanha do Cuanhama. Sul de Angola. 1915-1916**³. Il a redécouvert un paquet de lettres adressées en son temps par son grand-oncle à sa famille. Ces douze missives sont une sorte de bisounours rescapé, inattendu pour la connaissance de la conquête de l'Ovambo angolais, car l'auteur a eu la double chance d'être également le premier à exploiter un dépôt de documents luso-portugais «oubliés» à la Bibliothèque nationale de Lisbonne (BNL) depuis probablement environ un siècle. Le Portugal est l'ancienne métropole coloniale européenne qui a le plus maltraité ses archives ultramarines. Il en a payé tardivement les conséquences.

Donc, il s'agit des lettres et des photos du lieutenant de cavalerie Roque d'Aguiar qui participe à la campagne du général Pereira de Eça, renforcées par les documents déposés à la BNL. Deux parties sont à distinguer. La première est fondée sur les lettres avunculaires, depuis Moçamêdes, avant Môngua et la marche sur Ngiva. Le grand-oncle n'y joue pas un rôle majeur, ce qui permet à l'auteur d'encadrer cette correspondance par le contexte militaire de cette grande confrontation armée entre le Portugal et l'Ovambo, le dernier grand réduit indépendant qui subsistait en Angola sous le roi Mandume. L'auteur ayant un esprit clair et disposant des nombreuses sources déjà publiées, il s'en tire honorablement pour dessiner un panorama global de la seule victoire significative obtenue en Angola pendant la Grande Guerre mondiale par Lisbonne.

Mais du livre, c'est la seconde partie qui est la plus rare car, de septembre 1915 à juillet 1916, Roque d'Aguiar est le premier résident portugais à Namakunde, au milieu de la zone neutre de 11 km de profondeur séparant (sur la carte) l'Angola du Südwest allemand. Il y est chargé d'administrer ce ruban de terres, conjointement avec les nouveaux maîtres sud-africains, successeurs des autorités coloniales de Guillaume II venant de s'incliner devant l'armée de Pretoria. En fait, on connaissait avant António Cabral surtout le point de vue des Sud-Africains sur la zone neutre dont le sort ne les préoccupait pas outre mesure. Tout autre est la mission du résident portugais qui doit surveiller – de loin – la conduite de Mandume qui veut récupérer le tiers environ de son «royaume», le Cuanhama, présentement occupé à Ngiva par les troupes portugaises. Avant 1917, le Cuanhama est un problème mineur pour les résidents britanniques, pas pour les Portugais qui redoutent à juste titre une résurgence violente de Mandume au nord. Les Sud-africains n'ont pas encore de troupes permanentes dans l'Ovamboland. A lire les lettres de Roque d'Aguiar et les documents officiels qu'il est censé adresser à ses autorités, ce sont deux conceptions antagonistes que défendent les résidents selon leur nationalité. Pour Windhoek, sous administration sud-africaine, l'Ovamboland (y compris le tiers du Cuanhama occupé par les Portugais) ne les intéresse que par ses envois de travailleurs vers le Sud. Pour Luanda, Ngiva et le résident portugais il faut à tout prix éliminer le «péril ovambo», c'est-à-dire Mandume qui redevient agressif. L'ironie de l'histoire est que ce seront les Sud-Africains qui, revenant sur leur attentisme antérieur, liquideront Mandume en 1917, tandis que les Portugais recueilleront les fruits de sa défaite, l'arme au pied. Grâce à ce livre on voit également plus clair dans le jeu hésitant des missionnaires protestants allemands, initialement puis résiduellement réfugiés dans la zone neutre. De la micro-histoire, mais qui se paie chèrement dans cette région insalubre où Roque d'Aguiar fera tout pour la quitter au plus vite.

3 Cabral, António (2018), *A campanha do Cuanhama. Sul de Angola. 1915-1916, Cartas e fotografias do tenente de Cavalaria Roque d'Aguiar*, Cascais, Tribuna da História, p. 182, photos noir et blanc.

Comme nous n'avons pas compris les intentions réelles de l'auteur de **Força Angola**⁴, nous nous bornerons à laisser les bisounours au grenier. Il s'agit simplement d'un recueil d'interviews conduites par Daniel Ribant, entrecoupées de documents et d'études thématiques parfois fort utiles. Ce n'est pas le premier texte de ce genre pour connaître l'Afrique lusophone. À côté de «personnages» ayant eu une importance ou une influence locale en Angola des plus modestes (algérien, belges, néerlandais, sud-africain, suédois), on trouve un acteur politique portugais, des historiens (une portugaise et un britannique), la veuve du président Neto, un écrivain critique de l'abandon de la rigueur par son premier successeur à la présidence. Parmi les pages qui apportent des éléments relativement neufs, on citera celles qui reproduisent les vues de Manuel Alegre, de Lopo do Nascimento et même d'un porte-parole de l'UNITA. Il est fascinant de noter l'évolution de certains, notamment de l'historien de l'intervention cubaine en Angola qui depuis est devenu banquier (tout arrive!). Dans l'ensemble, le texte est politiquement équilibré. Les grands bénéficiaires de la corruption se sont tenus à l'écart du livre ou ils ont été tenus à l'écart. Un certain parfum de mondanités diplomatiques flotte dans cet assemblage qui semble relever de la communication, voire de la promotion protocolaire d'une ONG. On est loin de 1961.

Mozambique

Afin que tout soit bien clair dans l'esprit du lecteur éventuel, affichons en préambule notre opinion sur l'avenir de l'ouvrage le plus considérable de Colin Darch⁵: son **Historical Dictionary of Mozambique** est non seulement l'un des textes les plus utiles sur le Mozambique, mais il deviendra absolument indispensable pour connaître de loin, certes, jusqu'en 2018 ce pays depuis le début de la lutte nationaliste engagée par le FRELIMO. Cela étant, il était quasiment inévitable que sa maîtrise incontestable des événements, des institutions et de la société à partir du début des années 60 fasse pâlir fortement ce qu'il a à dire sur les siècles antérieurs. Pour leur accorder la même attention érudite il eût fallu un volume d'environ 1500 pages et cinq années supplémentaires. Par goût ou par nécessité, il a sacrifié quelque peu le «long XIX^e siècle» qui voit, en fait, la naissance du Mozambique en tant qu'entité territoriale et, dans une certaine mesure, solidifie son originalité coloniale dans un ensemble modelé par l'influence britannique, et plus brièvement allemande au nord du Rovuma.

Débarrassons-nous d'abord, ne serait-ce que rapidement, de certaines faiblesses. Nous citerons dans le choix des développements de l'auteur des omissions regrettables. Pourquoi donc accorder une entrée à un obscur missionnaire tel que le Révérend Arthur Douglas, abattu par un soldat portugais en 1911, et ne pas attribuer – c'est un comble – une entrée au céléberrime David Livingstone qui, littéralement, par son rôle en Zambézie et ses livres, plaça le Mozambique au centre de la carte des campagnes d'hostilité aux Portugais en Afrique centre-australe? Pourquoi une entrée de 22 lignes sur un poète mineur exilé à Paris et quasiment le silence à propos de l'historien José Capela; pas non plus d'entrées sur la Grande-Bretagne, la broyeuse des ambitions territoriales de Lisbonne, mais 24 lignes sur un personnage aussi trouble et insignifiant que l'aventurier afro-américain Leo Milas (1935-2016?) et rien sur les Matacas yao, etc.? Chacun prêche pour sa paroisse, évidemment. Autre sujet de contestation: la bibliographie des livres, thèses et articles court de la page 437 à la page 539 ce qui représente probablement 1600 entrées, soit la bibliographie mozam-

4 Ribant, Daniel (2018), **Força Angola. Témoignages pour l'Histoire**, Paris, L'Harmattan, p. 309, photos noir et blanc.

5 Darch, Colin (2019), **Historical Dictionary of Mozambique**, Lanham (MD) & Boulder & New York & Londres, Rowman & Littlefield, p. 541, photos noir et blanc.

bicaine la plus luxuriante actuellement sur le marché. Fort bien, mais à y regarder de plus près on risque vite de comprendre que l'auteur n'a pas eu entre les mains *toutes* les pièces énumérées, et en faisant trop confiance à ses prédécesseurs mozambicains (Azevedo et consorts) de 2003, il a réussi le tour de force de citer un livre qui est une pure chimère bibliographique inexistante dont nous avions déjà dénoncé le mécanisme de la tromperie ou de l'incompétence [cf. René Pélissier, *Angola-Guinées-Mozambique-Sahara-Timor, etc. Une bibliographie internationale critique (1990-2005)*, Editions Pélissier, Orgeval, 2006, 748 p. Voir pp. 38-39]. A citer des bibliothécaires et leurs fiches maladroites ou fautives on arrive en prenant le prénom d'un auteur à en faire le début d'un titre évidemment introuvable puisque partant de Domingo Manfredi [Cano], *Los claveles negros de Mozambique*, Barcelona, 1975, livre bien réel, Azevedo ou ses complices sont arrivés à ce monstrueux imbroglio linguistique de *Dominio de los esclavos [sic] negros de Mozambique!* A la décharge de Darch, nous ajouterons qu'il a travaillé dans des pays où les bibliothèques peinent déjà à obtenir ce qui les intéresse dans leurs propres langues nationales et ne collectionnent pas dans les langues néolatines telles que l'italien, l'espagnol, le portugais et le français (sauf parfois pour les œuvres littéraires). Personnellement, nous voyons qu'il cite notre *Africana* qui est une bibliographie de démarrage (tout juste 80-90 titres de livres mozambicanistes publiés de 1960 à 1980) et il ignore nos trois grosses bibliographies postérieures qui ont le défaut d'avoir au total plus de 1600 pages et un prix élevé qui épouvantent les bibliothécaires du Mozambique, d'Afrique du Sud et *a fortiori* du Brésil. Plus de 900 livres mozambicanistes sortis entre 1980 et 2015 en une dizaine de langues et analysés, ce n'est pourtant pas rien!

Mais revenons à ce qui fait du *Mozambique* de Darch un grand outil de travail et une référence obligatoire qui restera son *magnum opus* irremplaçable. Premièrement, ayant résidé au Mozambique de 1979 à 1987, ce documentaliste et bibliothécaire ayant travaillé au Centro de Estudos Africanos sous la direction de marxistes florissants et conquérants, à Maputo dans les années 1975-1990 (?), il a accumulé une connaissance intime du personnel politique du FRELIMO pendant la guerre coloniale puis civile, et de la vie culturelle locale pendant cette même période. Il est détaillé sur les générations d'écrivains et il offre sur eux des entrées fouillées, jusqu'à nos jours. Qu'il n'ait rien à dire sur les voyageurs et les explorateurs du XIX^e siècle (prolongé jusqu'en 1918) est largement compensé par ce qu'il récapitule à propos de Samora Machel (son grand homme), Eduardo Mondlane et leurs collaborateurs ou ennemis. Nous notons que n'étant plus sous la coupe du Centro de Estudos Africanos, il a pris quelque distance par rapport à la ligne ou ce qui en tenait lieu à Maputo, ou à défaut ce qui l'a remplacée au cours des dernières décennies. L'attentat à la bombe qui coûta la vie à Eduardo Mondlane est expédié en 4 lignes mais la catastrophe aérienne qui fit disparaître Samora Machel et son mentor goanais, tout aussi mystérieuse dans sa genèse, a droit à 3 pages. Une lecture attentive des quelque 660 entrées du dictionnaire (pp. 15-422) montre qu'il maîtrise (sans erreurs facilement décelables, selon nos observations) des sujets aussi divers que les différents services officiels, l'enseignement, les religions, le sida, la langue portugaise (pratiquement aucune faute dans ses transcriptions), l'aide extérieure, les grands projets industriels, la politique étrangère de Maputo, les droits humains, les calamités, les recensements et une infinité d'autres sujets qui rachètent largement les choix et les faiblesses signalées précédemment.

Bref, que l'on soit un admirateur ou un adversaire de l'évolution du pays depuis l'abandon du socialisme à la soviétique, ou un inconsolable de la période coloniale, chaque lecteur aura à se mettre sous la dent quelque chose qu'il ignorait. C'est le

meilleur dictionnaire historique qui existe actuellement sur les PALOP et si ce lecteur n'en est pas convaincu qu'il fasse mieux s'il en est capable.

En d'autres termes, désormais à la retraite, Colin Darch a ressorti de l'époque de ses premières amours son plus gros bisounours et l'offre aux Mozambicains qui semblent en avoir bien besoin par les temps qui courent. Qu'elle était belle et affriolante l'indépendance future qui s'annonçait à la fin du colonialisme et qu'est-elle devenue depuis, défigurée par d'étranges Harpies?

Harpies ou Erynnies, elles connaissaient leur sombre rôle et le répétaient à l'infini, les déesses maléfiques qui s'emparèrent du Mozambique en 1977 jusqu'en 1992: un million de morts estimés, plusieurs autres millions de personnes déplacées et le pays en ruine, saigné à blanc, avec pour le piloter ses «élites» déboussolées pendant plus d'une génération. Stephen Emerson et son **Mozambican Civil War**⁶, œuvre d'un analyste militaire américain, ont établi un bref état de la situation. Il nous change des études parcellaires ou biaisées qui ont déjà été publiées. Il ne collabore pas avec les nounours et encore moins avec les bisounours. Pour lui, il n'y a pas beaucoup à hésiter: le Mozambique a été victime de la guerre froide, ballotté qu'il fut par les marxistes et l'apartheid. De plus grands spécialistes que nous ne partageant pas ce diagnostic et nous n'entrerons pas dans ces affrontements verbaux. Ce qu'il faut souligner c'est qu'Emerson est bien informé de la plupart des aspects purement militaires du conflit. Il a particulièrement soigné la cartographie qui est remarquable. Pour certains observateurs, le Mozambique n'a pas su, semble-t-il, trouver des dirigeants à la hauteur, mais simplement des ethno-nationalistes arc-boutés sur leurs convictions ou leurs intérêts personnels. La bibliographie d'Emerson est uniquement anglophone mais ce n'est pas un simple défenseur de la politique des Etats-Unis. Il est beaucoup plus nuancé. Nous parlerons donc que pendant longtemps son travail restera une référence malgré sa concision.

Guinée équatoriale

Le livre de Robert J. O'Neil, **Born Under the Gun**⁷, est publié par une petite maison qui nous paraît se consacrer à la littérature religieuse, ce qui n'est pas toujours un gage d'excellence en général pour le secteur qui nous intéresse dans cette chronique. De ce fait, nous avons été agréablement surpris par son auteur qui est un prêtre catholique américain, ex-missionnaire au Cameroun britannique. Il s'adresse aux Etats-Unis à un public local tourné vers la piété, mais censé ignorer tout de l'histoire africaine. Devant cette évidence, O'Neil sort son bisounours de l'enfance insouciance pour fournir à ses lecteurs une masse de données **1.º**) sur les sociétés et congrégations ayant évangélisé avant, pendant et après la colonisation allemande au Cameroun; **2.º**) sur cette colonie de 1884 à 1914; **3.º**) sur la conquête du pays par les Alliés de 1914 à 1916, avant d'en arriver à l'exode des civils allemands, de leurs troupes coloniales et de leurs Africains les plus fidèles. Tout cela représente déjà 70 pages extrêmement détaillées, avant qu'on aborde le plat de résistance, à savoir l'internement de ces dizaines de milliers de réfugiés par les Espagnols (neutres) du Rio Muni et de Fernando Po ou Poo, ce qui justifie l'apparition du livre dans notre présentation ici.

Grâce à O'Neil on apprend en effet comment les militaires allemands organisèrent

6 Emerson, Stephen (2019), **Mozambican Civil War. Marxist-Apartheid Proxy, 1977-1992**, Barnsley (Angleterre), Pen and Sword Military, p. 128, photos noir et blanc.

7 O'Neil, Robert J. (2018), **Born Under the Gun: a History of Kamerun, WW1, Christian Missions and the Internment Camps of Fernando Po**, Chestnut Ridge (New York), The Crossroad Publishing Company pp. XVIII-185, photos noir et blanc.

à Fernando Poo leurs 5-600 *askaris*, leur famille et les milliers de Camerounais qui les avaient suivis, persuadés qu'ils étaient que l'Allemagne allait récupérer ses colonies. Véritables kystes allemands dans une colonie espagnole, ces campements insulaires sont décrits comme des pépinières de soldats désarmés, mais préparés à une future revanche. Et l'on en arrive à comprendre enfin pourquoi cet épisode déjà obscur mais, somme toute, secondaire, intéresse un éditeur religieux: non seulement les Allemands tinrent leurs soldats africains soumis à une stricte discipline, mais de plus une poignée de missionnaires catholiques allemands trouvèrent dans leurs campements des ouailles anciennes. Ils créèrent donc dans leur public «captif» des convertis éclair qui vont, pour certains, devenir des catéchistes, lesquels, à leur retour au Cameroun en 1919, vont augmenter prodigieusement les conversions au catholicisme, beaucoup plus massivement que ne l'avaient fait les missionnaires blancs antérieurs, de 1884 à 1914.

La lecture du texte est parfois ardue, mais reconnaissons que notre auteur qui «se moque» de l'africanisme «à la mode» postcoloniale a réalisé un effort gigantesque pour trouver des descendants de ces «expatriés» africains qui lui expliquent l'essor de l'évangélisation allemande dans une colonie ibérique, le tout sous l'œil des Britanniques. Une nouvelle chrétienté était née «sous les armes» et en pays étranger! Peu banal, en tout cas.

Revenons finalement vers nos nounours confesseurs qu'aiment tant les petits enfants. Jusqu'à un certain âge! Car, sauf cas atypiques, en grandissant et avec l'apprentissage de la lecture, les liens entre la peluche et son adorateur se distendent avec l'entrée à l'école. Parmi les nouvelles préoccupations de la préadolescence, ce qu'on désignait en France dans les années 1940, sous le terme d'«illustrés» (devenus plus tard «bandes dessinées ou BD»), l'emporte sur le plantigrade. Nous sommes incapable de discourir sur la thématique des «illustrés» d'après-guerre, mais il nous semble acquis que pour la majorité du jeune lectorat l'existence d'une histoire était l'attrait majoritaire. Histoire comique ou exotique, mais rarement politique! Or, perversion de leur mission, certains scénaristes et dessinateurs suivent désormais la pente des «bisounours» dénonciateurs. Ils choisissent ce moyen d'expression pour lutter contre une dictature ou un adversaire idéologique. Et nous saluons l'entrée dans une de nos chroniques d'une BD en couleur, consacrée uniquement au pouvoir en place à Malabo.

Le cauchemar d'Obi⁸ est une arme de guerre qui est beaucoup plus efficace que tout ce qui s'est publié sous une forme traditionnelle (livres) depuis la folie de Papa Macías car il va toucher un grand public, grâce au talent du dessinateur dont on ne sait rien (est-ce un Equato-Guinéen ou un Espagnol?), sinon qu'il a remporté un prix au festival de la BD d'Angoulême. Il s'avance masqué, se faisant appeler sous la désignation peu gastronomique de Jamonyqueso! Bien entendu, ce pseudo-anonymat affecte également les deux scénaristes Chino et Tenso Tenso! C'est plus prudent, même sous la férule du neveu du fou initial, Macías. Lui, sait ce qu'il fait et qu'il ne faut pas dépasser certaines limites dans la répression. Nous ignorons comment un critique sérieux de BD doit analyser un album de bandes dessinées. L'Obi qui a des cauchemars, c'est le président Teodoro Obiang Nguema. C'est sûr. Ce n'est pas non plus un livre d'images pour les enfants car on y voit des séances de tortures et d'autres planches sont à la limite du pornographique. On y aperçoit aussi des consommateurs de drogues et un diable peu débonnaire. Tout cela pour recenser toutes les tares de

8 Chino & Tenso Tenso (scénaristes) & Jamonyqueso (dessinateur) (2019), *Le cauchemar d'Obi*, Paris, L'Harmattan, p. 132, album de planches coloriées reliées.

la dictature, de sa famille, de son clan. C'est une farandole de la bêtise, de la cruauté et de l'égoïsme dans un petit pays qui, grâce au pétrole, a les moyens de se rêver grand alors que, malgré ses investissements les plus constructifs, sa population végète dans la misère. On craint pour la prochaine génération. Et malheureusement ce n'est qu'un exemple puéril en Afrique actuelle, parmi tant d'autres.